

la colonne était plus circonspect, plus laconique... M. Fabian n'osait penser: plus défiant.

Et puis, tout en rendant hommage à l'exactitude scrupuleuse de ses renseignements topographiques, quelques officiers s'étaient permis de railler, — oh ! très discrètement — les appréciations morales dont il accompagnait toujours ses renseignements et les prédictions qu'il faisait volontiers sur l'attitude probable de l'ennemi; jusqu'à présent, il s'était trouvé que les événements lui avaient donné, coup sur coup, plusieurs démentis, en ce sens que toutes les positions dont M. Fabian avait par avance affirmé l'abandon par les troupes hovas, s'étaient trouvées défendues, notamment ce jour-là même, à Meaventana.

Or, en campagne, les soupçons sont rapides à naître; il eût suffi peut-être de la position fautive où l'eût placé son étrange attitude vis-à-vis de Sulpice Fleuret et de Pierre Ladret, pour que l'état-major, au lieu de le railler sur la nature des espérances qu'il faisait concevoir, l'en blâmât et, du blâme à un examen plus approfondi de son attitude, il n'y aurait eu qu'un pas... et alors...

Aussitôt que Pierre et Sulpice eurent disparu au milieu de la brume nocturne, notre homme hâta le pas, gagna la tente qu'il avait fait dresser, hors de la ville, non loin de l'Itropa dont les eaux servent à actionner les turbines de l'exploitation Suberbié et réveilla ses porteurs, endormis sur le sol, enveloppés dans leur lamba.

— En route ! commanda-t-il.

Moins d'un quart d'heure plus tard, la tente était pliée, les objets de campement emballés et chargés sur le dos des hommes, tandis que M. Fabian, montant dans son filanzana, donnait le signal du départ.

Étant donné le service de renseignements auquel il s'était fait attacher, il était porteur d'un laissez-passer qui lui permettait de circuler librement en tout lieu à toute heure de jour et de nuit: il franchit donc sans difficulté le front de bandière, traversa le fleuve et se lança dans la campagne.

A chaque pas, c'étaient des cadavres qui barraient le sentier, éventrés par les obus à la mélinite dont nos batteries avaient accompagné la fuite des troupes novas, des armes, des caisses de munitions, des objets de campement; sans ralentir leur allure, les porteurs enjambaient les obstacles, les contournaient, sautant, se coulant, filant avec une prestesse de couleuvre.

De temps à autre, M. Fabian lançait une interjection gutturale, pour activer la course des porteurs; puis il retombait dans son mutisme, regardant les rizières succéder aux prairies, les bois succéder aux rizières, tandis que dans sa tête mille pensées tourbillonnaient: le parti qu'il venait de prendre de quitter la colonne était-il le plus sage? n'eût-il pas fait mieux de rester encore? Ramazombazaha trouverait-il qu'il en avait fait assez pour le tenir quitte des engagements pris envers lui, et les concessionnaires anglais dont il était l'associé occulte admettraient-ils qu'il avait tout fait pour protéger leurs intérêts et les siens.

N'aurait-il pas agi, au contraire, plus prudemment, en continuant de jouer le rôle douteux qu'il avait joué depuis deux mois et qui consistait, sous prétexte de fournir à la colonne des indications topographiques, à faire tenir aux chefs hovas des renseignements sur les intentions, la force et la marche des troupes françaises.

Rien ne disait que le sergent Fleuret allait recevoir des nouvelles de sa femme; du moment que la lettre écrite depuis quatre mois n'était pas encore parvenue à son adresse, il fallait qu'elle se fût égarée: or, comme le premier ministre avait fait défense de laisser sortir de l'île aucune correspondance, il n'y avait pas à craindre que la cantinière écrivit à nouveau; donc, il aurait bien pu attendre que la colonne arrivât au mont Andriba où, depuis des semaines et des semaines, se concentraient les troupes et s'accumulaient les moyens de défense.

Andriba était considéré par les stratèges européens, conseillers de la reine, comme les Thermopyles de Tananarive: là devait se livrer l'ultime combat dans lequel se déciderait le sort de l'île, combat dont l'issue n'était pas douteuse, à moins que les prévisions des généraux malgaches fussent trompées du tout au tout.

Dans cette éventualité, qui n'était cependant pas à prévoir, M. Fabian avait, dès le principe, décidé de ne pas quitter la colonne expéditionnaire, afin qu'en cas de victoire il put se réclamer auprès des autorités françaises des services rendus.

Mais, en présence de cette rencontre inopinée, il avait senti toute sa hardiesse s'évanouir, en même temps qu'un pressentiment lui venait de complications probables, imminentes; et il s'en allait.

D'ailleurs, bien des fois, depuis deux mois, il lui était arrivé de filer ainsi, sans tambour ni trompette, sous prétexte d'aller de droite et de gauche reconnaître le terrain; si donc ses pressentiments étaient faux, si les complications redoutées du côté du sergent Fleuret ne se produisaient pas, il lui serait toujours loisible de revenir, afin de ménager, comme par le passé, la chèvre et le chou.

Tout à coup, comme le sentier qu'il suivait à travers la brousse débouchait, après une montée en lacet, sur la crête d'un mamelon,

les porteurs s'arrêtèrent net, si net même que M. Fabian faillit être projeté hors de son filanzana.

Croyant à une alerte, il demanda :

— Que se passe-t-il ?

L'un de ses hommes, alors, étendant les bras devant lui, répondit laconiquement :

— Français...

L'autre sauta à terre et, la main sur les yeux, en guise de visière, regarda dans la direction indiquée; effectivement, dans la nuit, s'apercevaient, de manière indistincte, des taches plus claires, se suivant dans un ordre à peu près régulier et formant au milieu de l'étendue sombre des champs comme un chapelet mouvant.

S'agenouillant, il colla son oreille contre le sol et écouta; il y avait au loin, lui arrivant à l'état de frémissement confus, une troupe en marche et même une troupe nombreuse.

Se relevant, il demeura perplexe: que devait-il faire ?

Son premier mouvement avait été de s'arrêter quelque temps, de manière à laisser au détachement français le temps de prendre sur lui suffisamment d'avance et de ne se remettre en route que lorsqu'il serait assuré de n'avoir plus de mauvaise rencontre à faire jusqu'au chemin qu'il devait prendre pour gagner Ampasiry.

Ampasiry était le point qui avait été désigné par les généraux hovas comme centre de ralliement pour le cas improbable, selon eux, où ils ne pourraient soutenir le choc des Français à Meaventana.

D'un autre côté, maintenant que M. Fabian avait pris la décision de se mettre à l'abri de toute revendication de Sulpice, en abandonnant la colonne française, il était important pour lui d'apporter à l'ennemi des renseignements certains sur les intentions des Français; ses intérêts étaient étroitement liés au triomphe de Ramazombazaha, et il n'était pas prudent de laisser s'avancer ainsi dans le pays une troupe, sans en connaître la destination.

Il remonta dans son filanzana et donna l'ordre aux porteurs de filer grand train pour rattraper la colonne.

Comme précisément on était arrivé en terrain plat, les hommes se mirent à trotter et atteignirent en moins d'une demi-heure une section de tirailleurs algériens et quelques chasseurs d'Afrique formant l'arrière-garde; bien entendu, le sergent qui commandait interrogea le voyageur qui exhiba son laissez-passer et continua sa course.

Quinze cents mètres plus loin, il rejoignait le gros du détachement et, comme un officier interrogé par lui avait répondu que le commandant marchait en tête, il fit presser le pas à ses porteurs de manière à le rattraper, ce qui était un moyen pour lui de se rendre compte de la force du détachement.

Il y avait là trois compagnies de tirailleurs et une section d'artillerie, pas davantage, avec quelques cavaliers, chargés d'assurer le service de l'arrière-garde et de servir d'éclaireurs.

C'était assurément une quantité négligeable, mais dont l'anéantissement pouvait servir peut-être à redonner du cœur aux troupes hovas et en même temps à augmenter la confiance de la reine, confiance quelque peu ébranlée par la série d'insuccès que ses généraux avaient essuyés depuis la remise en marche de la colonne expéditionnaire.

Les soldats, sac au dos, l'arme à la bretelle, filaient rapidement, silencieux, l'œil au guet instinctivement, comme il arrive la nuit, en pays ennemi; même, défense avait été faite de fumer et les officiers, qui marchaient en serre-file, avaient le sabre au poing, prêts à un coup de chien si besoin était.

Les pièces, en roulant sur le sol sec, soulevaient des nuages de poussière qui étouffait un peu le bruit de ferraille des roues, et les fers des mulets s'amortissaient, faisant jaillir par hasard une étincelle quand ils rencontraient le roc; de temps à autre, le claquement d'un fouet, un juron coupaient le silence; et c'était tout.

En tout cas, on devait être pressé, car tout le monde filait grand train.

Arrivé près du chef de colonne, — un commandant de tirailleurs, — M. Fabian exhiba de nouveau son laissez-passer que l'autre lui rendit en bougonnant dans sa moustache quelques mots railleurs à l'adresse du mode de locomotion du voyageur.

— Je vous affirme, mon commandant, dit M. Fabian en riant, que c'est très pratique, dans un pays où il n'y a pas de bêtes de somme, et où les routes n'existent pas... sans compter que l'on fait beaucoup de chemin très rapidement.

— Possible... mais un peu ridicule, se faire balader ainsi en hamac...

— Je ne dis pas le contraire; mais si le hasard me faisait suivre le même chemin que vous, vous pourriez me prier de retenir votre logement, car du diable si je n'arriverai pas longtemps avant vous.

— Possible, encore, gougna le commandant; en ce cas, si vous passez à Tsarasaotra, dites aux Hovas de faire le ménage, car nous arrivons: et surtout qu'ils mettent les lits à l'air, car mes hommes n'aiment pas les places chaudes.